Document generated on 07/12/2025 4:35 a.m.

Inter
Art actuel

Pas à pas : la résistance

Résistance, Manif d'art 7 La biennale de Québec, 3 mai au 1er juin 2014

Guy Sioui Durand

Number 118, Fall 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72603ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Sioui Durand, G. (2014). Review of [Pas à pas : la résistance / *Résistance*, Manif d'art 7 La biennale de Québec, 3 mai au 1er juin 2014]. *Inter*, (118), 57–61.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

> Marche des Peuples pour la Terre Mère, passage le 23 mai sur la côte d'Abraham à Québec. Photo : Yohann Ducasse.

PAS À PAS : **LA RÉSISTANCE**

▸ GUY SIOUI DURAND

QUATRE ÉPISODES EN MAI — En mai 2014, pas à pas, j'ai arpenté en quatre épisodes les signifiants visuels du mot clé de la Manif d'art 7 : « Résistance : et puis, nous avons construit de nouvelles formes ». L'ensemble des expositions d'arts visuels a attiré près de 160 000 visiteurs. J'en suis venu à considérer la mise en contexte de plusieurs œuvres comme des pas menant à la résistance par l'art. Ce contexte, c'est celui de la rue, là où les luttes sociales se font tels des marches et des rassemblements pour la liberté et la dignité. Pour le découpage de ce texte, mes quatre épisodes, « Un bond temporel », « Le jour le plus long », « L'inversion chronologique » et « Une fin de semaine allongée », peuvent paraître non chronologiques, une découpe irrationnelle. Sans doute.

Ainsi ordonnées, elles sont néanmoins les repères de cette analyse. Je vais d'abord coupler le jeudi 1er mai au vendredi 23 mai afin de donner leur pleine signification à ces deux interventions artistiques survenues avant l'ouverture officielle de l'événement en les comparant à une manifestation dans la rue trois semaines plus tard. En parcourant tous les vernissages le samedi 3 mai, je vais ensuite décortiquer l'imposante présence des écritures, dessins et gravures, de la peinture, des sculptures, du film, de la photographie et de l'art performance comme autant de formes de résistance en œuvres. Puis, pour mieux comprendre la liaison entre engagement politique et engagement par l'art, j'analyserai les œuvres du 7 mai en rebroussant chemin vers le 3 mai. Je dériverai enfin vers des mondes en périphérie, les pas de la résistance s'engageant, du 28 avril au 3 juin, du côté des gens aux prises avec des problèmes de santé mentale, des humbles vivant dans un HLM et, finalement, des habitants d'un quartier populaire en périphérie du centre-ville.

Chaque jour j'aime davantage la vie, la rue, les faits sociaux car je trouve que c'est là que les mots remplissent encore une fonction nécessaire. LUIS SEPULVEDA[1]

UN BOND TEMPOREL : du 1er mai au 23 mai

Midi, 1er mai, journée de la fête des Travailleurs. Il pleut. Des clameurs se font entendre sur la côte d'Abraham. Ces bruits amplifiés donnent à penser à une manifestation imprévue. On sonne l'alerte. Une voiture de police s'amène. Posté sur le toit de l'édifice Méduse, Mathieu Beauséjour, qui a fait de la « persistance » sa connexion artistique aux luttes politiques[2], diffuse *This Is Not a Riot*, un assemblage d'enregistrements sonores de récentes grandes manifestations sur la planète. Sa « musique politique » tonne dans la ville comme en écho aux récents mouvements sociaux de libération du Printemps arabe, à ceux de protestation des Indignés/Occupy et à ceux de contestation à l'effigie du carré rouge.

Quelques heures plus tard, *Désobéissez ! Prises de paroles*, une déambulation, amérindienne celle-là, prend symboliquement possession des espaces intérieurs du Musée de la civilisation. Plusieurs artistes associés à cette Manif ainsi que des performeurs internationaux se sont alors joints aux performeurs autochtones, porte-paroles du mouvement autochtone Idle No More/Plus Jamais l'Inaction.

Ces deux actions se voulant un préambule à l'ouverture officielle de l'événement, elles ne trouveraient leur pleine signification d'avant-garde de la résistance, liant art et luttes politiques réelles, que 22 jours plus tard. En effet, le vendredi 23 mai, de grands vents amplifiant le déferlement des vagues sur le « grand chemin qui marche », le fleuve Saint-Laurent, empêcheraient les canots des Kanien'kehá : kas (Mohawks) de Kanesatake de rejoindre les marcheurs de Cacouna sur le traversier entre Lévis et Québec. À la place de Paris (Place-Royale), au pied de la sculpture publique *Dialogue avec l'histoire* du sculpteur français Jean-Pierre Raynaud, les tambours amérindiens résonnèrent à nouveau. Ils accueillaient le cortège de protestataires, gonflés par les manifestants locaux. Ici, un premier lien : le tambour ayant amorcé la déambulation *Désobéissez* ! le 1er mai resurgissait dans cette marche associée au mouvement de résistance autochtone Idle No More/Plus Jamais l'Inaction à travers tout le Kanata (Canada) !

Puis, la Marche des Peuples pour la Terre Mère, contre les projets de pipelines du pétrole sale de l'Alberta, s'est mise en branle à la Basse-Ville en passant devant l'Espace 400e, lieu enfermant l'exposition centrale. Lorsque la foule a monté la côte d'Abraham en direction du Parlement, Claude Bélanger et les

administrateurs de la Manif sont sortis de l'édifice Méduse sur le trottoir, entre les affiches au *X* rouge de la Manif. Deuxième lien : alors que la performance sonore *This Is Not a Riot* de Mathieu Beauséjour le 1er mai avait été ramenée en vidéo pour n'être entendue qu'avec des écouteurs dans le corridor de L'Œil de Poisson, Beauséjour aurait pu capter en direct cette clameur politique. Elle était, en temps réel, la continuation de la lutte des mouvements sociaux altermondialistes : « *This was a riot* ! »

LE JOUR LE PLUS LONG : 3 mai

« Le 3 fait le mois », dit-on. Le samedi 3 mai s'allongea pour l'ouverture officielle de la Manif d'art 7. Le parcours commença vers 10 heures le matin pour se terminer sous la pluie dans la nuit. L'enfilade de vernissages d'expositions prit place, entrecoupée de trois performances de femmes. Voici découpée l'intense route par techniques évoquant une multitude de modes de résistance : esquissées, peintes, sculptées, filmées, photographiées et performées.

Écritures, dessins et gravures

L'écriture et le dessin résistent aux indisciplines. À la bibliothèque Gabrielle-Roy, le mot *résilience* s'affiche sur le grand mur de briques, rue Dorchester. Écrite en grandes lettres de papier aluminium, l'œuvre de Giorgia Volpe frappe. Elle réfléchit les capacités à surmonter l'adversité. Il ne s'agit pas uniquement de résister, mais de se surpasser, semble nous dire l'artiste très impliquée dans les milieux populaires. À l'intérieur, Geneviève Roy a suspendu crûment ses grands dessins où la fuite est la seule façon de quitter les lieux dévastés et la violence de sa série *FALLus* (2009). À la fin de la journée, on retrouvait ce trait de dessin dans les portfolios collectifs de Justseeds Artists' Cooperative chez Engramme, notamment les reproductions, données gratuitement, ridiculisant le premier ministre canadien Steven Harper. Les conditions de travail des ouvriers et celles carcérales des prisonniers dans les affiches poursuivaient de même le style militant, réaliste et communiste des années soixante.

Peinture

Malgré la peinture quasi absente, une proposition hybride a ramené les pendules à l'heure. Lorsque métissé aux nouvelles technologies, le pictural persiste et peut surprendre.

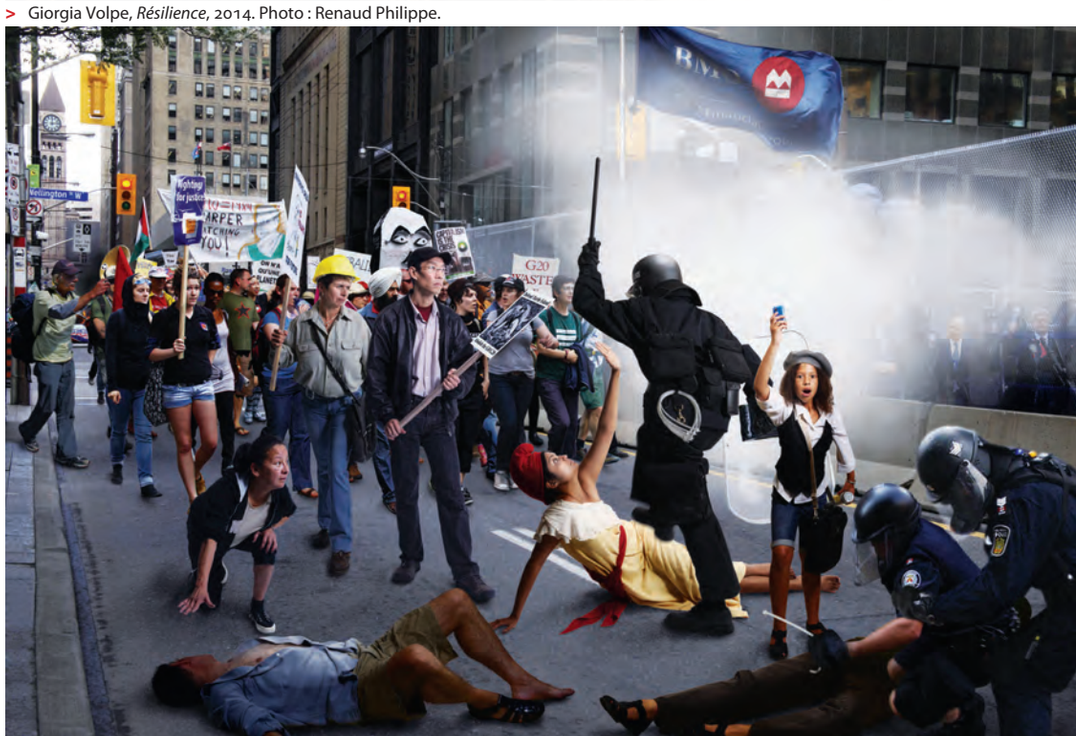
À l'exposition centrale dans l'Espace 400e, Martin Bureau a jumelé projection vidéo à deux tondi (œuvres picturales sur support rond) d'exception pour offrir une des œuvres les plus fortes de l'exposition. Juxtaposant l'arme au poing qu'est la caméra documentaire à son œil de peintre critique dénonçant l'autodestruction humaine de la planète, le peintre de Québec a filmé une des voitures qui participent aux fins de semaine très prisées de « shows de boucane et de démolition de chars » au village de Saint-Cyprien, dans l'arrière-pays, aux frontières de Lévis et de la Beauce. Diffusée des deux côtés d'un capot de camion en suspension dans la salle, la vidéo montre un chauffeur qui ne cesse de faire tourner son bolide dans un enclos de sable, provoquant fumée et CO_2. L'artiste a pris soin de négocier avec le matamore pour que, sur la carcasse de son véhicule, figurent les sigles des grandes multinationales productrices de pollution. Dans la même salle, au mur, sont accrochées deux peintures circulaires. Ces tondi, peints par épaisses couches dans le style des grandes toiles d'Anselm Kiefer ou de Riopelle, donnent un relief matérialiste à la représentation des deux hémisphères de la planète telles que vues par les satellites sur Google Map. Lorsque l'on s'en approche, on comprend exactement la nature grisâtre qui prend le dessus sur les couleurs, comme si quelqu'un avait écrasé à répétition des mégots à même la texture picturale. Les surfaces sont trouées à tous les endroits dans le monde où l'émission du gaz toxique est dominante, étouffant l'écosystème. *Roasted Globalization* est une œuvre majeure de résistance contre ces producteurs individuels (comme les fumeurs), locaux (comme à Saint-Cyprien) et globaux (comme à Fort McMurray ou en Amazonie) qui étouffent la survie.

Sculptures

Les lieux satellite de la Manif d'art 7, tels le parvis de la bibliothèque Gabrielle-Roy, le Centre Materia, L'Œil de Poisson et la Galerie Morgan Bridge, ont accueilli de fortes propositions sculpturales rebelles de par leur matérialité. Ces œuvres ont été les complices extérieures des sculptures présentes dans l'exposition centrale *Et puis, nous avons construit de nouvelles formes* de l'Espace 400e.

Sur la place publique de la bibliothèque Gabrielle-Roy, face à la rue Saint-Joseph où les

> Giorgia Volpe, *Résilience*, 2014. Photo : Renaud Philippe.



> © Carole Condé et Karl Beveridge, *Liberty Lost*, Sommet du G20, Toronto, 2010.

citoyens attendent l'autobus pour le traversier, *Fait divers* du collectif Acapulco se donna à voir comme un monument déchu. Entourée d'un grillage, la statue qui devait orner le socle a été renversée au sol, démembrée, son bras où repose une figurine de chat brisé. Démantèlement du monumental, de la pérennité ?

Habilement, les sept sculptures de Clint Neufeld chez Materia combinaient des pièces mécaniques de « chars », moteurs, culasses, transmissions aux finitions en fine porcelaine colorée, à des meubles de salon (*One Yellow Rose*) ou à des boîtes lumineuses (*Engine Block*). L'artiste canadien a ainsi contribué de manière exquise à la puissante présence sculpturale.

Pour un grand nombre de visiteurs à L'Œil de Poisson, le choc visuel a été fort face à l'immense « bloc erratique », énorme roche faite de lamelles d'aluminium. Étant donné sa masse, *Il/elle n'a pas de nom* de Marc-Antoine Côté s'y imposa en signe de résistance sculptée contre tout l'art éphémère.

Héritier de la vision circulaire de sa culture métissée de Wendat (Huron), Ludovic Boney a offert une impressionnante sculpture de lamelles de bois, *Circonvolution/Circonlocution*, aux allures d'une Vénus de Willendorf. En apparence coincée entre le plancher et le plafond de la Galerie Morgan Bridge, la sculpture, dès que l'on jetait un coup d'œil entre les bandes circulaires décalées, comportait un jeu de miroirs et de lumières qui en dilatait infiniment son espace intérieur ! Exposée dans cette galerie de la rue du Pont qui s'était toujours démarquée radicalement de l'art institué, l'œuvre marquait aussi la fin de cette résistance, le lieu allant changer de vocation.

L'installation sculpturale de Juan Ortiz-Apuy, *This Sleep, Full of Folded Dreams*, détonnait à l'étage de l'Espace 400e par la fraîcheur de son dispositif. Il a décidé de croiser l'équilibre impossible d'une balance pourtant élégante à des distorsions du tableau périodique des éléments pour un rendu surréaliste tachiste. Aussi, sur un iPad au mur figurait un rituel absurde de déterrement d'un chef d'État latino assassiné avec, comme référence, la photo du chef vénézuélien Hugo Chávez, lui-même trépassé. Ces créations occultaient certes une mémoire détraquée par une hybridité installative nouvelle, captivante et hors d'ordre. Bref, une résistance à l'interprétation en soi.

Dans le cadre de sa série *Des hélicos sur l'îlot Fleurie*, titre magique parce que porteur de mémoire et d'histoire de l'art social dans le quartier, l'œuvre de Jean-Robert Drouillard s'est dédoublée. Au Musée national des beaux-arts du Québec, sa meneuse de claque adolescente, sculptée dans le bois en taille réelle, semblait bien seule dans la rotonde sur son piédestal, entourée de multiples bonbonnes aérosol en porcelaine créées par sa compagne. C'est que sa *meute* était ailleurs, à l'exposition centrale, au bassin Louise. Utilisant comme modèles ses fils et leurs amis, Drouillard a positionné une partie de la *gang*, une dizaine, à l'étage, clin d'œil à cette « armée de l'ombre » squattant la falaise de l'îlot Fleurie, sous l'autoroute Dufferin, dans les années quatre-vingt-dix. C'est à cet endroit que les artistes et les citoyens du quartier s'étaient établis pour vivre l'affrontement entre les forces de l'ordre lourdement armées du Sommet des Amériques et les hordes de protestants autour du Sommet des peuples en avril 2001 : il fallait choisir son camp ! Immobiles, gorgées de vitalité rebelle, d'utopies contestatrices, rageuses mais aussi poétiques, ces postures d'ados arboraient la bataille à venir avec leurs planches à roulettes et bonbonnes pour graffiter ou optaient pour la philosophie, la littérature, comme cette figure posant son pied sur un livre. Autrement dit, *Des hélicos sur l'îlot Fleurie* s'est voulu tout le contraire de la matière qui devient arme et des figures qui sont la guerre.

C'est justement avec cette obsession militaire de nos voisins états-uniens que le sculpteur Jarod Charzewski a construit dans le style « *Think Big* » ses trois soldats géants, de plus de deux mètres, réutilisant comme matériaux des publications, revues et livres militaires.

> Ludovic Boney, *Circonvolution/Circonlocution*, 2013. Photo : Guillaume D. Cyr.

> Acapulco, *Fait divers*, 2014. Photo : Vincent Roy.

Entre le monument renversé, le rocher à la mémoire immémoriale, le soldat format géant et les ados en taille réelle, entre le métal et le bois en lanières, les moteurs et les bonbonnes, la vie de quartier et les tranchées, il s'agit encore ici de choisir son combat.

Art à l'écran

Les multiples écrans, des plus immenses aux portables, diffusent spectacles et accélèrent le rythme de l'activisme politique. J'ai retenu trois cas différents parmi plusieurs propositions d'influence cinématographique.

Dans la petite salle d'exposition réservée du Musée de la civilisation, la vidéo *Perimeter* de Rebecca Belmore nous montre l'artiste anishinabeg marcher pieds nus, tissant son trajet d'un fil rouge entre la cascade d'eau de la réserve de White Pine, dans le nord de l'Ontario, jusqu'à cette mine qui perfore la Terre Mère pour en extraire les entrailles à des fins économiques. À réfléchir.

Dans l'exposition centrale de l'Espace 400e, *Poétik subterfuge* (1988) issu d'une vieille complicité entre Richard Martel et Robin Poitras a perturbé d'interventions le repas des officiers de la Gendarmerie royale au Centre Banff, les deux complices les interrogeant de cette question lancinante : « Qu'est-ce que l'art pour vous ? »

Dans le studio d'Essai de Méduse, *Fractures*, une remarquable installation cinématographique d'Épopée, groupe d'action en cinéma, jumelle dos à dos la projection des films *Insurgence* et *Rupture* sur un diptyque recto/verso : d'un côté, les affrontements vivement filmés entre policiers et étudiants au cœur des revendications du mouvement estudiantin arborant le carré rouge ; de l'autre, les témoignages intimes de jeunes, rendus en gros plan de manière émouvante, à propos de leur engagement et surtout de leur dissidence envers l'ordre parental.

Photographies : entre surveillance et lutte

La photographie a le mérite de mettre sur pause ce monde. Trois de celles-ci se sont incrustées à Québec.

Dans l'exposition centrale, le boîtier photographique lumineux *Torch* de l'artiste amérindienne Rebecca Belmore, qui refuse délibérément de fournir quelque explication que ce soit sur son œuvre, donne à voir son bras pendant entouré du drapeau américain, sa main tenant deux mèches de cheveux. On aurait dit que le bras de la *Liberté éclairant le monde* s'était incliné, la tête de celle-ci sans couronne, scalpée. Magnifique pause.

L'excellente mise en espace, dans la salle américaine de VU, de la très belle exposition *Post-Olympiques/Olympic Afterlife* du duo formé de Virginie Laganière et Jean-Maxime Dufresne dévoile leur incisif voyage sur les sites désertés des précédents Jeux olympiques à Beijing, à Sarajevo, à Vancouver et à Montréal.

L'INVERSION CHRONOLOGIQUE : 7, 5, 4 et 3 mai

Il peut arriver que l'on souhaite que le fil des événements recule. C'est nettement cette impression que j'ai eue quant à la venue du vénérable duo d'artistes parmi les plus en vue dans l'histoire récente de l'art engagé en Amérique du Nord, Carole Condé et Karl Beveridge.

Le mercredi 6 mai, le duo, parti la veille de Québec, est arrivé à temps pour rejoindre les autres militant(e)s devant l'édifice de la Cour suprême du Canada afin d'y entendre l'annonce donnant raison aux organismes d'artistes contre le Musée national des beaux-arts du Canada sur la question des droits d'auteur et de reproduction. Après dix ans de lutte avec comme chef de file nul autre que Karl Beveridge, le qualificatif *résistant* ne prenait que davantage d'ancrage.

Deux jours plus tôt, Antitube offrait en programmation *Cinémas et engagements (d'ici et d'ailleurs)* au Café Babylone avec des films explorant divers angles de la résistance. Le tout a démarré, en présence des artistes, avec le documentaire *Portrait of Resistance : The Art and Activism of Carole Condé et Karl Beveridge* (2012) tourné par Roz Owen et Jim Miller. Imbriquant habilement archives, témoignages et suivi au quotidien du processus de création entre 2010 et 2012 de ce couple n'ayant jamais dissocié la vie de la carrière dans un art de l'engagement, ce film est un petit bijou d'histoire de l'art engagé. Condé et Beveridge se rencontrent à l'époque de l'art conceptuel autour des revues comme *Art-Language* et *The Fox* à New York. C'est aussi l'époque de l'art militant qu'ils transposeront à Toronto avec leur controversée – et fameuse – exposition *Art Is Political* au Musée des beaux arts de l'Ontario (AGO) au milieu des années soixante-dix. Depuis, les héritiers du photomontage de John Heartfield n'ont cessé de s'associer par l'art aux luttes du monde ouvrier, de justice sociale et de sauvegarde environnementale.

La victoire du combat mené pour le droit des artistes ainsi que le visionnement et la discussion autour du documentaire, pour quiconque aurait pu en prendre connaissance avant de visiter l'exposition, ne pouvaient qu'éclairer d'une façon magnifique et significative leurs œuvres dans l'espace européen du centre VU, dont le vernissage avait lieu le 3 mai. Trois photomontages en impression numérique, *The Plague* (2009), *Scene Otherwise* (2012) et *Futures* (2013), et une vidéo, *Calling the Shots* (2002), tentent de refléter l'état problématique actuel du mouvement altermondialiste, le Sommet du G20 à Toronto et le mouvement Occupy. Chaque œuvre photographique renvoie, tel un clin d'œil, à des événements ou personnages de l'histoire politique en adoptant la structure stylistique de peintures célèbres. Mais c'est vraiment *Futures* (2013), leur dernière œuvre, dont la composition apocalyptique en triptyque renvoie aux peintres primitifs flamands, qui frappe l'esprit. Sur les modes du passé, du présent et du futur, trois scénarios crus mettent en évidence les véritables intentions dévastatrices (saccages de la nature, crimes, viols) de certaines multinationales de la consommation et de quelques agents du pouvoir supposés veiller à nos intérêts !

UNE FIN DE SEMAINE ALLONGÉE : du 29 mai au 1er juin

La séquence du jeudi 29 mai au dimanche 1er juin marque la fin de l'événement. Ce sera ma dernière boucle liant l'art de la Manif à la quotidienneté. J'ai décidé d'enfourcher ma bicyclette et de rouler du côté du nouvel édifice Sherpa sur le boulevard Charest où cohabitent artistes, personnes ayant connu un épisode problématique de santé mentale, mais aussi services et activités communautaires. L'accrochage entassé et un peu chaotique, dans la vitrine et le hall, de la centaine de propositions mêlant indifféremment artistes de renom et créateurs anonymes façonne de manière solidaire *Le drapeau des fous* !

Adjacent à l'édifice Sherpa, il y a cet imposant édifice d'habitation à loyer modique (HLM) en briques brunâtres. C'est vraiment là, chez sept humbles – pour ne pas dire pauvres, retraités ou

> Jean-Robert Drouillard, *Des hélicos sur l'Îlot Fleurie*, 2013-2014. Photo : Renaud Philippe.

seuls – résident(e)s, que sont accrochés les mots et les capteurs de mouvement de la manœuvre interactive *Le bloc que j'habite* par Alain-Martin Richard. L'apparition des mots d'une phrase du situationniste français Guy Debord se fait sur un écran dans l'Espace 400e. Là, au sein du HLM, des résistances inquiètes face au projet ont surgi. L'art était-il un dispositif de surveillance ?

De l'autre côté du boulevard, en face, on retrouve l'extension architecturale, dont la structure est en bois, de l'édifice qui abrite la Confédération des syndicats nationaux (CSN). Le syndicat, lié à l'histoire du syndicalisme ouvrier au Québec, appuie le thème de cette Manif. Commanditant la page arrière du programme, la CSN en a changé la phrase pour « *Résistance : et puis, nous aurons un monde plus juste* ! » J'acquiesce !

Finalement, j'ai roulé à bicyclette en périphérie dans la ville vers la bibliothèque Aliette-Marchand dans l'arrondissement Vanier, sur le boulevard Pierre-Bertrand. Là, seul, je renouai intensément avec l'essence de tous ces « pas de la résistance ». Dans cette grande salle, *Les marcheurs* de Josiane Roberge est une vidéo où des humains de tous types, de tous âges, avancent au soleil, dans la campagne, en silence, libres, fiers, le sourire en prime. Ils sont plus grands que nature sur l'immense écran. Voilà l'œuvre achevée dont le déroulement respire l'utopie et l'espoir, et dont j'avais besoin pour m'arrêter, réfléchir à cette effervescence et écrire la conclusion.

Quelle résistance choisir ?

A-t-on vu la création de nouvelles formes dans cette Manif, comme l'annonçait la phrase titre ? Les formes exposées, les performances et les projets pourraient en avoir été de l'ordre des sursauts de résilience et de résistance face à un changement inexorable de paradigme dans l'art. C'est ici que la rue, dans son contexte de luttes et de manifestations sociales du mois de mai, est venue augmenter, cette fois du côté émancipatoire et non pas seulement pour conserver ses acquis, l'idéal de la résistance. À cet égard, l'art action (performances, manœuvres) et l'art engagé des communautés, des minorités, des marches de contestation – pour la paix, contre les violences et souffrances – présents dans cette Manif à titre de pratiques d'art résistant aux forces centripètes qui engrossent les institutions et autres cubes blancs, ressortent. Il importe de reconnaître la fine ligne qui les sépare de l'art public intégré, d'ornementation, d'animation, de contrôle ou de distraction sous le couvert du nouveau vocable de *médiation culturelle*. Il y va de l'engagement pour un mieux-vivre ensemble, pour plus de justice sociale, de poésie et de magies. ◂

Notes

1 Luis Sepulveda, *Ingrédients pour une vie de passions formidables*, B. Hausberg (trad.), Métailié, 2014, *in* Louis Hamelin, « Le fantôme qui parcourait le monde », *Le Devoir*, 31 mai-1er juin 2014, p. F5.

2 *Cf.* Mathieu Beauséjour, *Persistance*, Quartier Éphémère, 2007, 143 p.

> Regina José Galindo, *Expansive*, Le Lieu, centre en art actuel, 2014. Photo : Patrick Altman.

EXPANSIVES, TRÉPASSÉES, ZOMBIES : ART ACTION DE FEMMES

L'analyse fine des trois situations d'art action au féminin créées par **Regina José Galindo**, **Julie Andrée T**. et **Les Fermières Obsédées**, en aparté à celle des œuvres d'art visuel exposées, le 3 juin en temps réel, pendant la « journée la plus longue » de l'enfilade des vernissages de la Manif d'art 7, permet de scruter davantage les dimensions physiques et le rôle du corps-matériau dans l'évolution récente des pratiques performatives relatives aux formes de résistance.

REGINA JOSÉ GALINDO
Expansive : la performance politique

Dans le stationnement raboteux du Lieu, sis sur la rue du Pont, les deux pieds de Regina José Galindo s'immobilisent en son centre. La température est plutôt fraîche pour cette femme menue, originaire du Guatemala. Elle sort en sous-vêtements chauds et pantoufles. Méthodiquement, deux hommes perforent l'asphalte de leurs marteaux-piqueurs, produisant un bruit lancinant au rythme des gestes mécaniques. D'abord, un grand cercle se forme autour d'elle. Puis, un deuxième s'en rapproche de plus en plus. La poussière et quelques morceaux la touchent. Galindo ne bronche pas. La lenteur et la répétitivité de l'action amplifient l'énigme, la lassitude. Cette indolence inocule le questionnement.

Qu'y a-t-il dans le sous-sol de Saint-Roch ? Que se passe-t-il dans la tête de l'artiste ? Et si les cadavres assassinés d'autochtones guatémaltèques avaient leurs criminels les deux pieds en terre canadienne ? À coup sûr, Galindo a voulu raviver ici un devoir de mémoire, de situations cachées, enfouies, troublantes, en Amérique latine et particulièrement au Guatemala, un pays au sous-sol riche en minerais. Ces faits incriminent la collusion entre les minières canadiennes très actives là-bas, le gouvernement canadien et les juntes militaires.